

English translation starts on page 18.

[nls-messenger] VII Congress NLS - Communiqué No 8

Date: 19 April 2009 22:32:28 GMT+01:00



NLS
Nouvelle Ecole Lacanienne de Psychanalyse
New Lacanian School of Psychoanalysis

VII^e Congrès – VIIth Congress
L'interprétation lacanienne
Lacanian Interpretation
9 & 10 mai – 9th & 10th May 2009
Maison de la Mutualité, Paris
Plus d'info – More info: www.amp-nls.org

Communiqué No. 8

Dear Colleagues,

The date of the VIIth Congress of the NLS in Paris is less than three weeks away. To prepare us for the work that awaits us there you will find below a text by Patrick Monribot, delivered earlier this year in Ghent, that gives us one more indication of some of the questions at stake in the theme of Lacanian Interpretation. (English translation below)

Those who have not yet registered will find more information on the website of the NLS:
www.amp-nls.org

Roger Litten
Secretary of the NLS

L'interprétation lacanienne Patrick Monribot

Bien avant la Pythie de Delphes, existaient déjà des sujets supposés détenir un savoir réfractaire au raisonnement, à l'ensemble des connaissances acquises, au *Logos*. Ils étaient les véhicules d'un savoir insu d'eux-mêmes et venu de l'au-delà. A ce titre, ils étaient mis en demeure d'interpréter, soit de transmettre. Ainsi la fonction première de l'interprète fut-elle d'être le messager des dieux, si l'on en croit les dictionnaire historiques.

Le psychanalyste, qui s'occupe lui aussi d'un registre particulier de l'insu, l'inconscient, n'échappe pas à la règle: il doit interpréter. Notre exploration portera sur l'interprétation lacanienne. La qualifier de «lacanienne» signifie qu'il y en a d'autres possibles, variables au gré des conceptions de l'inconscient.

L'interprétation lacanienne pose un problème qui tient au fait qu'il y a plusieurs Lacan selon les époques considérées. Elle n'est pas la même chez le Lacan qui dégonfle le registre imaginaire, chez celui qui explore l'ordre symbolique, et chez celui qui cerne la catégorie du réel, à la fin de son enseignement.

On peut ainsi diviser et subdiviser les époques interprétatives mais on peut aussi les grouper en deux grandes périodes. En effet, l'interprétation varie avec le statut de l'Autre - ce que Lacan a formalisé comme étant le grand Autre. Au début de l'enseignement de Lacan, l'Autre s'écrit avec un A majuscule et sans barre : c'est un Autre complet – le lieu du code, du signifiant, le lieu d'où se constitue tout ce qui forge un inconscient, etc. Puis, avec le temps, l'Autre apparaît barré, c'est-à-dire décompleté, voie incomplet – à savoir : la totalité de l'expérience clinique n'est pas explicable à partir des signifiants contenus dans l'Autre, l'inconscient exploré de fond en comble ne donne pas toutes les clés. Enfin, dernier Lacan, c'est carrément l'Autre qui n'existe pas, ce qui est encore autre chose...

Pour résumer, l'interprétation varie avec le changement de statut de l'Autre. Par exemple, l'Autre complet du premier Lacan est homogène à ce que Freud appelait «l'autre scène» : c'est l'Autre comme lieu de la vérité du désir inconscient – celle que l'on scrute par exemple dans ses rêves. Cela implique un certain type d'interprétations révélatrices. Autre chose est d'interpréter dans la veine du dernier Lacan, pour dénoncer au contraire une inconsistance de l'Autre. Cette fois, il s'agit de faire dégonfler l'Autre comme le lieu d'une jouissance réelle.

Pris sous cet angle, le grand virage lacanien se situe en 1972 avec le texte de «l'Etourdit», aujourd'hui édité dans les *Autres écrits*. L'Autre change radicalement de statut et son inconsistance nouvelle change l'essence de l'interprétation.

Reprenons cette diversité scandée au fil de l'élaboration du grand Autre, mais que l'on retrouve au présent, actualisée dans chaque cure. L'interprétation lacanienne est plurielle. Comment s'y retrouver dans cette diversité? Cette pluralité peut s'aborder à partir des trois registres : imaginaire, symbolique et réel. En effet, l'interprétation varie avec le registre concerné. Cela nous servira de fil explorateur.

L'imaginaire

La première période lacanienne est celle des années '50, marquées par les premiers Séminaires. La référence textuelle des *Écrits* est «Fonction et champ de la parole et du langage». A cette période, l'inconscient est structuré comme un langage, il est l'équivalent d'un discours constitué à partir de signifiants prélevés dans un lieu extérieur – la famille, par exemple est une figure de l'Autre comme lieu initial du signifiant, d'où prend forme mon inconscient. C'est le vivier d'où prend forme l'inconscient. Et ce lieu est complet. On y trouve les signifiants capables de dire le fin mot du désir et de la jouissance, capables aussi de dire l'essence ultime de mon être, de mon identité profonde – la fameuse question *Qui suis-je?* Interpréter, c'est alors contribuer à ce que l'analysant accède à ces signifiants-là, pour autant qu'ils lui échappent.

L'inconscient bâti sur un mode linguistique, est une trouvaille de Lacan destiné à l'extraire de l'imaginaire. Il s'agit de dissocier, grâce à l'interprétation, le flot des phénomènes cliniques de la structure qui les organise. Les phénomènes cliniques ont une pente à entraîner le praticien vers une lecture psychologique chargée de sens en tout genre – du style «*je vais vous dire pourquoi votre fille est muette*»... Autrement dit, les cliniciens sont facilement aspirés vers le registre Imaginaire, là où Lacan situe le culte du «pourquoi» et du «comment» propre à la psychologie introspective mais fort éloigné de la psychanalyse. L'inconscient découvert par Freud obéit à une autre logique. Pour la démontrer, Lacan examine la cure comme une dialectique. Là commence l'histoire de l'interprétation lacanienne.

Tout d'abord, ce fut la dialectique socratique où l'analyste se positionne de manière à laisser advenir un savoir ayant valeur de vérité, à l'instar de Socrate. Ce niveau d'interprétation, à l'aplomb de l'imaginaire, vise le rétablissement d'une lacune dans un savoir incomplet. Il s'agit de boucher les trous du savoir. Dans le *Livre I*, Lacan évoque à ce propos (p. 213) les «patientes reconstructions historiques» de Freud qui «procède ici, dit-il, comme avec (...) des documents d'archives, par la voie de la critique et de l'exégèse de textes». Par exemple : Freud reconstruit une copulation des parents que son célèbre patient, L'homme aux loups, aurait aperçu enfant - une scène réputée traumatique. Il s'agissait d'un coït en position *a tergo*...

Les constructions actives de l'analyste ouvrent la porte à un certain nombre de dérives possibles dont une, qui n'est pas la moindre : donner du sens pour boucher les trous du savoir. On peut ainsi se fourvoyer dans la

psychologie introspective. Par exemple, dans cette veine, l'analyste peut dévoiler à l'analysant le sens du transfert en dénonçant la fausse liaison qu'est le transfert – «*Je ne suis pas celle ou celui que vous croyez...*» Erreur! Lacan dira à juste titre qu'on n'interprète pas le transfert – on ne scie pas la branche utile sur laquelle on est assis avec l'analysant - mais on interprète «dans» le transfert, ce qui est très différent. De façon plus générale, la question du sens ouvre le débat sur la différence entre l'interprétation dans la psychothérapie et celle dans la psychanalyse appliquée. JA Miller nous a donné une piste l'an passé. Pour lui, la psychanalyse vise le hors-sens tandis que la psychothérapie se vautre dans le sens.

Après la dialectique socratique, il y eut la dialectique hégélienne. Cette fois, la finalité est autre : il s'agit d'une problématique de reconnaissance. Dans le flot des paroles de l'analysant (association libre), comment isoler et faire reconnaître la parole pleine, afin que soit reconnu le désir vrai du sujet? Dans cette approche nouvelle, l'axe imaginaire est celui qui alimente le blabla de la parole vide et fait écran à la révélation de la vérité qui, elle, se situe sur l'axe symbolique. La vérité est toute signifiante à cette époque - le problème est de la dire. Un saut a été franchi. Dans la première dialectique, il s'agit de révéler un savoir lacunaire. Dans la seconde, il s'agit de révéler, non pas un savoir ou une histoire mais une parole pleine, une parole qui désignerait enfin l'être du sujet. La parole pleine nomme l'être – l'être du sujet, l'être de son désir vrai, l'être de sa jouissance. C'est autre chose que la simple restitution d'une fiction.

Dans cette logique, que devient l'interprétation? Lacan en fait un dit de l'analyste occupant la place de la parole pleine quand celle-ci n'arrive pas à se produire côté analysant. L'analyste restitue au sujet analysant les réponses de l'Autre, les signifiants de l'Autre qui manquent au sujet. L'analyste n'est pas vraiment identifié au grand Autre mais il en est le relais. L'axe symbolique est dégagé de la chape imaginaire qui le recouvre, grâce à cette dialectique où l'analyste reconnaît ou fournit la parole pleine. Nous sommes à la fin des années '50 et tout cela trouve assez vite une limite. En '58, dans un texte sur «La signification du phallus», Lacan montre au contraire l'impasse de la dialectique hégélienne : au fond, elle alimente l'axe imaginaire plus qu'elle ne permet d'en sortir – contrairement à ce que Lacan l'avait espéré de prime abord. Dans le meilleur des cas, cette satisfaction par la reconnaissance accroît l'aliénation transférentielle, ce qui n'est pas vraiment le but de l'analyse. A terme, le jeu de reconnaissance entre deux êtres parlants aboutit à un

processus de rivalité et d'affrontement - Hegel parlait d'une «lutte à mort» de «pur prestige» à propos du maître et de l'esclave.

On peut se demander quelle fut la prescription de Lacan en matière d'interprétation durant cette période dite «dialectique».

On voit un Lacan qui tente d'extraire ses élèves de la dérive post-freudienne de l'interprétation conçue comme un métalangage. Comme l'a souligné J.-A. Miller, l'IPA proposait en effet un style interprétatif de type métalangage. Pour faire simple : il s'agit de reformuler «en mieux» ce que l'analysant vient de dire, voire ce que l'inconscient vient d'interpréter, à l'occasion d'un rêve par exemple. L'analyste, dans un processus quasi «écholalique», délivre à l'analysant une métaphore de son être – tu me dis, toi, analysant, «*je suis ceci*», et je te réponds, moi, analyste, «*oui, tu es ceci*». Cela m'est arrivé au début de ma pratique : une femme rêve que son père, amateur de vins, conduit en état d'ivresse et se fait arrêter par la police mais, curieusement, c'est elle que le juge condamne à payer une amende. Je lui dis alors en séance : «Vous êtes coupable de la jouissance du père qui boit. Voilà ce que dit votre rêve.» C'est très vrai mais ce n'est pas une interprétation valable. Elle m'a remercié, reconnaissante, en disant : «C'est formidable, vous dites les mêmes choses que mon rêve, mais c'est tellement plus synthétique!» Je lui sers du concentré et c'est elle qui m'interprète... On le voit, ce n'est pas une interprétation qui contre le transfert comme il se doit, mais une interprétation qui le renforce sur son versant idéal et narcissique, une intervention qui alimente l'aliénation transférentielle. Elle fait miroiter la consistance et la complétude de l'Autre du transfert, de l'Autre qui peut faire écho à l'inconscient. Heureusement, cette interprétation n'a pas eu d'effets trop néfastes car j'y avais ajouté la dimension de l'acte, en lui proposant d'augmenter le prix de la séance – puisqu'il s'agissait de payer la faute à la place du père, autant prendre cela à la lettre, en acte si possible, avant que, dans sa vie, elle ne paye le prix fort la faute du père!. Là, elle fut moins admirative, mais j'ai persisté en appuyant ma décision sur une simple phrase : «Votre rêve fait les comptes, tenons-en compte!» Il faut dire qu'elle payait cher la jouissance excessive du père en ne s'autorisant aucune réussite dans la vie. Là, nous sortons du métalangage prescrit par l'IPA puisqu'il y a eu acte avec une interprétation finalement laconique de son rêve – les comptes, c'est l'écriture d'une quantité chiffrée.

La doctrine de la parole pleine a apporté une ébauche de solution à l'impasse du métalangage interprétatif. En effet, souligner la parole pleine n'est pas un simple écho redondant. Cela produit un effet de mutation du côté de l'être. C'est le fameux «*tu es ma femme*» ou «*tu es mon maître*» - exemples donnés par Lacan -, qui produisent un effet sur celui qui émet et celui qui reçoit ce prédicat.

Toute la question est de savoir quand interpréter, quand valider la parole pleine sous le masque proliférant de la parole vide. Quand l'analyste sort-il du silence? Pour reprendre là un syntagme de Lacan : quelle est la «tactique» interprétative? Eh bien, elle suppose une stratégie qui consiste à «faire le mort», comme on dit au bridge. Maintenir la place du mort revient à libérer un espace pour la parole pleine. Une précision : faire le mort ne signifie pas être mortifié face au transfert. Ça, ce serait la version silencieuse de l'analyste préconisée à l'IPA où il s'agit de maîtriser le contre-transfert dès qu'il bouge. Pour Lacan, il s'agit de faire le mort à deux niveaux. D'abord, veiller à ne pas intervenir comme semblable, sur l'axe de l'interlocution. Autrement dit : veiller à se démarquer de la relation spéculaire qui positionnerait l'analyste en miroir avec l'autre – d'autant que, à cette époque, le lien analytique est encore conçu comme intersubjectif. Donc : faire le mort sur l'axe imaginaire pour ne pas alimenter la parole vide.

Ensuite, deuxième niveau, il s'agit de faire le mort comme grand Autre. L'analyste n'a pas à s'identifier au grand Autre, tant attendu par l'analysant. Restituer le texte absent du grand Autre, y contribuer, est une chose ; se prendre pour l'incarnation du grand Autre en est une autre. L'analyste fait le mort sur l'axe symbolique afin que l'analysant puisse s'y produire lui-même.

Néanmoins, en sortant la relation analytique de l'intersubjectivité, la promotion de la parole pleine perd sa pertinence. A partir de 1957 - date de «L'instance de la lettre» -, le symbolique est pour ainsi dire dégagé du poids parasite de l'Imaginaire. Il a trouvé sa pleine autonomie et l'interprétation change de style : elle n'est plus une simple extraction de la parole vide.

Le symbolique

Commence la grande époque du structuralisme, celle de l'inconscient structuré comme un langage. Inconscient et formations de l'inconscient sont réglés par la métaphore et la métonymie, organisés par les lois de la structure, ce qui modifie la conception de l'interprétation. On retrouve l'idée de dégager le désir vrai de

sa gangue mensongère. Pour le dire vite : le symptôme est une métaphore qui retient captif et méconnu la vérité du désir. Pour ce faire, il s'agit de dénouer le symptôme, soit de déconstruire l'enveloppe formelle et fantasmatique qui en dessine la forme. Bref, il s'agit de décoder la métaphore. Libérer le désir de sa gangue métaphorique, c'est lui rendre sa possibilité de dérive métonymique. C'est retrouver le mouvement permanent de la libido que le désir tente précisément de traduire. La vérité du désir n'est alors rien d'autre que de perdurer dans une course inextinguible. Il ne s'agit plus de trouver le fin mot qui en donnerait la signification ultime. Tel le furet, le désir n'en finit pas de courir... Lacan le dit clairement à la fin de «L'instance de la lettre...» : «le désir de l'homme est une métonymie.» - *Ecrits*, p. 528. Et, faut-il le rappeler?, la métonymie ne délivre pas de sens...

Autrement dit, la vérité attendue de l'interprétation a changé de statut : elle n'est plus équivalente à un savoir qui fixerait les choses. En témoigne l'allégorie célèbre évoquée par Lacan dans «La direction de la cure» (*Ecrits* p. 641) : celle du doigt levé de *Saint Jean Baptiste* peint par Léonard de Vinci - tableau qui peut se voir au Louvre à Paris, dans la grande Galerie. La vérité ne pouvant se dire, elle ne peut être que pointée de façon allusive par un doigt interprétatif : celui de l'analyste qui montre une direction, pas davantage. A ce prix, l'interprétation restitue la vérité glissante du désir sans tomber dans le «marécage» du sens et du savoir qui entraverait sa course. Cet affranchissement du désir au regard du sens a un prix : celui de retrouver, au bout du doigt pointé, «l'horizon déshabité de l'être», nous dit Lacan dans ce même texte. Là, il ne s'agit plus de restituer par quelques paroles la part manquante de l'être du sujet, une part en attente quelque part dans le ventre signifiant de l'Autre. Rien de tel.

L'être du sujet désigné à l'horizon du doigt pointé, est un être de jouissance (*a*) mais certainement pas une formation signifiante. L'Autre du symbolique commence ainsi à devenir inconsistant – on y trouve de tout, mais pas le signifiant qui dirait l'être du sujet. Résultat : l'interprétation aggrave le manque-à-être du sujet car elle ne fait que souligner l'énigme indéfectible de son être - c'est aussi cela, «l'horizon déshabité de l'être». En ce sens, l'interprétation hystérise le sujet jusqu'à son paroxysme.

Situer ainsi le désir comme un horizon sans point final - faire déconsister l'Autre - est une façon d'ouvrir la porte au réel. Une telle conception nous confronte à l'impossible à dire, à ce qui échappe définitivement au Symbolique – par exemple, l'être du sujet.

Quel est alors le mode d'interprétation préconisé par Lacan? Il est multiple par son essence et par les effets visés sur la chaîne signifiante – qui, elle, est infinie, comme un disque ininterrompu. J'en donnerai cinq versions.

Il y a la ponctuation qui capitone et boucle une certaine direction de la chaîne signifiante, et la relance dans une autre direction. Elle souligne une autre signification entendue, différente de celle du départ.

Il y a la coupure qui, au contraire, interrompt la chaîne avec un effet de suspens et d'énigme, sans effet de relance immédiate.

Il y a aussi, dit Lacan, l'allusion qui, entre les lignes, laisse entendre ce qu'elle n'énonce pas, – c'est la fameuse allégorie du doigt levé de *Saint Jean...* de Léonard. C'est aussi bien l'oracle de la Pythie qui reste à décrypter.

Il y a la citation qui fait résonner en écho ce qui vient de se dire, non pour le paraphraser (version métalangage), mais pour restituer le dit de l'analysant de manière à le problématiser – un dit qui se révèle finalement pas aussi simple qu'il n'y paraissait au début.

Enfin, il y a l'équivoque sous ses trois formes et qui souligne combien une seule et même phrase, un seul et même mot, peuvent se diffracter dans une pluralité de sens – ce que l'on appelle la polysémie du langage. J'y reviendrai, exemples à l'appui.

Chacune de ces versions de l'interprétation, à sa façon, a une valeur d'oracle – Lacan insiste sur ce terme : elle laisse suspecter un message dont l'élucidation solutionnerait ce que cache le dit analysant. Plus exactement, ce dit apparaît dès lors comme une énigme – ce qu'il n'était pas au départ. L'oracle lui-même est livré comme une énigme peu explicite. La réponse est énigmatique, et c'est pour ça que le dit antérieur proféré par l'analysant devient à son tour une énigme, dans l'après-coup. Chaque interprétation va alors fonctionner comme un «pousse-à-l'élaboration». Le paradigme de ce mécanisme est l'équivoque que je propose d'examiner de plus près.

L'équivoque dévoile la polysémie du sens comme le précise «L'instance de la lettre...», afin d'orienter le sujet vers le hors-sens. Quand il y a trop de sens, c'est qu'il n'y en a aucun de vrai. La vérité n'est plus dans le signifiant et son effet de sens, elle se délocalise vers le hors-sens – que ce soit un objet pulsionnel ou un signifiant qui n'a aucun sens.

C'est ainsi que Lacan, par l'équivoque, propose de jouer du cristal de la langue. Mais attention!, l'interprétation, dit Lacan, n'est pas «ouverte à tous les sens»

: n'importe quel jeu de mot ne convient pas. Il s'agit de faire surgir la cause du désir – l'objet petit *a* qui, lui, n'a pas de sens.

Revenons sur l'équivoque et ses variétés.

Dans le texte des *Autres écrits*, «L'étourdit», Lacan explicite les trois modalités possibles d'équivoque (p.p. 491 et suivantes). L'équivoque est triple : homophonique, grammaticale ou logique.

L'équivoque homophonique. Deux exemples.

Une jeune femme, après avoir longuement exposé les ravages maternels auxquels elle a été confrontée depuis l'enfance, commence à parler des difficultés avec son conjoint qui l'a pourtant sortie, dit-elle, «des griffes de la mère» - au grand dam de cette dernière, d'ailleurs. Pour résumer le conflit familial, elle dit : «Ma mère hait mon ami». Je rétorque de façon interrogative, à la fois sur un mode citationnel et équivoque : «Votre mère est votre ami?» - jouant de l'équivoque, en français, entre «être» et «haïr». Le dévoilement de l'identification inconsciente entre mère et conjoint, aura pour effet de dissoudre cet amalgame du choix d'objet, au moins sur le point suivant : elle pourra faire un second enfant plus proche de la promesse œdipienne du père, et moins apparenté à un «enfant de la mère» que ne l'avait été à son insu le premier enfant.

Autre exemple : Une femme est venue à l'analyse car elle ne supportait pas que son enfant psychotique soit placé en institution, même si cela l'a beaucoup soulagée par ailleurs – car, au fond, des enfants elle n'en veut pas. Tous finissent «débiles» ou «placés»... Dans cette histoire, ce qu'elle ne supporte pas en réalité, ce sont les séparations avec, toujours, un risque *d'acting out*. Elle est par ailleurs boulimique et obèse mais de cela, elle ne parle pas et ne fait pas plainte. Au moment où son fils lui est soustrait, elle apprend, par quelque indiscretion, que l'analyste est père de famille, ce qui a un double effet. D'abord, ça la met terriblement en colère contre moi avec une phrase inédite dans le transfert : «Vous me dégoûtez!» Ensuite, elle commet un *acting out* : elle tombe enceinte de son compagnon qui porte le même prénom que l'analyste. J'interprète l'*acting* comme tel. Je me livre à une construction au sens freudien en dépliant cette logique. En fait de grossesse, les échographies ultérieures ont montré il s'agissait d'un «œuf clair» - sans contenu - et elle fera une fausse couche spontanée. Heureusement! quand on sait ce que deviennent ses enfants - débilisation, placements, etc. Juste après l'interprétation de cet *acting* de grossesse, elle fait un rêve. Elle est dans la

baaignoire qu'elle débouche à la fin du bain, sans sortir de l'eau. Là, elle sent pourrir son visage et constate qu'elle s'en va avec l'eau du bain.

On peut dire que, suite à l'interprétation de *l'acting*, c'est l'inconscient qui interprète sous la forme d'un rêve, en guise de réponse. C'est un progrès : plutôt une formation de l'inconscient qu'un *acting out*.

Elle associe sur le rêve : «*Partir avec l'eau du bain*, ça se dit plutôt pour les bébés.» Elle évoque ainsi le bébé voulu dans le transfert, bébé qu'elle évacue dans le rêve mais aussi, un peu plus tard, dans la réalité avec la fausse couche. Sauf que, dans ce rêve, le bébé évacué, c'est aussi elle-même ; c'est son être comme déchet –elle s'en va avec l'eau du bain. De plus, la castration imaginaire est présente sous la forme d'une atteinte à l'intégrité corporelle, représentée ici par le visage pourrissant. Elle conjoint cette castration à son être de déchet : la pourriture de son corps est évacuée. Le bébé «déchet» dont elle parle, comme les «enfant-déchets» qu'elle a eus dans la vie, c'est aussi elle-même dans ce rêve. Celui-ci se déroule avec un effet de surprise et d'étonnement qui en est l'affect dominant. Ainsi, s'étonne-t-elle d'être «évacuée vers la bouche d'égout», selon ses termes. Je choisis d'interpréter sur cette formulation. Je souligne l'équivoque : «*Bouche-dégoût*, dites-vous?»

L'homophonie entre l'égout et le dégoût a fait mouche. Cela lui permet d'associer son être de déchet destiné à l'égout, au dégoût sous toutes ses formes. D'abord au dégoût éprouvé après les boulimies qui ont déformé son corps. Ces boulimies étaient apparues au décours d'une première grossesse qualifiée de «première grosseur». Ensuite, l'être pourrissant voué à l'égout est associé au dégoût ressenti pour l'analyste dans le transfert, dégoût lié au fait que l'analyste lui soit apparu comme père dans sa vie privée. Révélation à laquelle elle avait répondu, je le rappelle, par une grossesse «*acting out*» court-circuitant l'analyse du fantasme qui pourrait s'énoncer comme : avoir un enfant du père via l'analyste qui porte le même prénom que le mari, etc.

L'interprétation introduit par définition un signifiant qui fait trou dans le sens, justement parce qu'elle renvoie à une pluralité du sens, à une polysémie – de l'égout on passe au dégoût. Mais en même temps, elle n'est pas «ouverte à tous les sens» comme le souligne Lacan, car elle introduit dans l'analyse l'objet oral comme cause, ici sous la forme du dégoût des excès alimentaires irrépressibles qui lui font vider le frigo. En cela, l'interprétation n'est pas un simple jeu de mots! Résultat : Elle ne vient pas à la séance suivante. Elle répond à l'interprétation par une défection du corps, une absence réelle... A sa place, arrive à mon cabinet, ce jour-là, une lettre où elle

fait l'aveu d'un étonnant secret dont jamais, dit-elle, elle n'a (et ne pourra) parler à quiconque. «Depuis l'adolescence, écrit-elle, tous les jours et sans exception, je mange une partie de mes selles... J'ai honte à l'avouer, mais ce n'est pas si sale... C'est un bout de moi.» «Maintenant, conclut-elle, vous êtes le seul à savoir.»

Cela éclaire mieux *l'inséparation* «mère-enfant» qui marque péniblement le lien à sa progéniture. Elle ne peut pas se séparer de l'objet – ici de l'objet anal - sans cesse réintégré dans un circuit d'économie libidinale : elle mange ses selles, rien ne se perd! Il aura fallu le passage par la lettre pour que cesse une telle pratique honteuse et ritualisée qui, bien évidemment, interroge le diagnostic. A partir de là, l'analyse a pris un tournant.

Voilà deux exemple d'homophonie. Examinons maintenant l'équivoque grammaticale.

L'équivoque grammaticale. Elle est construite sur le mode de l'exemple fameux: *«Je ne te le fais pas dire»*. C'est quelque chose comme : *«C'est toi qui l'as dit mais c'est moi qui dis que tu l'as dit, histoire de te faire remarquer que ça vient de toi. Et saches que, si je m'en fais l'écho, loin de faire du métalangage écholalique, c'est pour élever ton dit à la dimension du dire.»*

Exemple concret. Une jeune fille anorexique, sur un versant hystérique, ne m'a jamais parlé du corps et encore moins de son symptôme anorexique. Elle se plaint simplement du mauvais choix de ses études (sociologue) et de son angoisse. Un jours, après avoir réussi l'écrit d'un examen, elle doit passer l'oral pour être définitivement admise. Fort angoissée avant l'épreuve, elle m'appelle et demande à me voir en urgence. Je la reçois ; elle ne peut rien dire si ce n'est répéter cette phrase : «L'oral m'angoisse.» Sur quoi j'interromps la séance, fort brève ce jour-là, en lui disant : *«L'oral m'angoisse... Voilà qui est bien dit.»* il s'agit bien là, au-delà de la reprise citationnelle de son propos, d'une équivoque grammaticale car elle est bâtie sur le mode *«C'est toi qui l'as dit. Cependant, c'est moi qui ajoute que c'est bien dit, de façon à te faire entendre que tu dis autre chose que ce que tu dis.»* Au fond, cette interprétation souligne que derrière le dit, il y a un dire qu'il ne faut pas oublier, un dire à extraire de ce qui s'entend dans son propos. Je rappelle la célèbre phrase en ce sens de Lacan de «L'étourdit» : «Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend». Eh bien ce qui se «dit», ici, c'est que l'examen oral l'inquiète. C'est de l'inquiétude rationnelle. Ce qui, au contraire, est de l'ordre du «dire», du

«*Qu'on dise*» à entendre au-delà du dit, c'est que la pulsion orale et son objet la tourmentent – *L'oral m'angoisse...* Ce n'est plus de l'inquiétude, c'est de l'angoisse – et c'est beaucoup moins rationnel...

Elle répond à cette équivoque grammaticale par un rêve qui met enfin en jeu le corps et l'anorexie, grands absent du début de cure. Elle est à table avec ses parents ; la mère lui demande d'aller chercher le plat suivant, un bébé, afin de le découper comme on découpe une volaille. Au moment de la découpe, le bébé en question se jette sur elle et la mord. Elle se réveille.

Ce rêve fut un tournant. D'abord, elle constate qu'une mère peut demander un bébé pour assouvir sa voracité maternelle. Ensuite, la fin du rêve, où telle est mordue qui croyait mordre, prouve bien que le bébé à dévorer, c'est elle. C'est à ce moment précis qu'elle se réveille, face à l'irreprésentable de son être caché derrière le mot «bébé», soit : un objet oral exigé et dévoré par l'Autre, un petit *a* que Lacan appelle aussi bien à l'occasion «une saloperie». L'équivoque grammaticale a donc mis sur la scène analytique la dimension de l'objet cause. Résultat : Outre un effet d'allègement thérapeutique, elle va commencer l'analyse de son anorexie.

Venons-en, troisième occurrence, à l'équivoque logique, plus rare et difficile à repérer. Elle peut se matérialiser en jouant sur le temps ou sur l'espace qui sont des constructions logiques ou topologiques. J'ai retrouvé une vignette de ma pratique.

Une femme algérienne, arrivée en France lors des grandes migrations des années '60, vient en analyse car elle n'arrive pas à constituer une famille ni avec ses ascendants ni avec ses descendants, en particulier malgré ses deux enfants et malgré les hommes de passage qu'elle disqualifie systématiquement comme pères possibles l'épauler. Elle-même souffre «de ne pouvoir se sentir mère». Beaucoup plus jeune, dans cette logique de la mère impossible, elle a abandonné un premier enfant dès la naissance, selon les particularités de la loi française : elle a accouché «sous X». Cela revient à dire qu'elle accouché dans l'anonymat y compris pour l'administration de la clinique, qu'elle n'a pas vu l'enfant étant en dormie ; elle n'a pas eu à le déclarer encore moins à le reconnaître civilement. Sa grossesse a aussi été clandestine au regard de sa famille, y compris vis-à-vis de l'homme qui partageait sa vie et qui n'a rien décelé. Ses mille et une motivations – «*J'étais trop jeune, mon partenaire était trop violent, mes parents m'auraient accablée car une algérienne n'est jamais enceinte avant le mariage, etc.*» –, tout cela est

très vrai mais n'épuisent pas la cause opaque de son choix, d'autant qu'elle aura plus tard deux enfants reconnus sans que le ciel ne lui tombe sur la tête! Après plusieurs mois d'analyse, elle en vient au cœur du problème : son père, jusqu'alors grand absent de son discours d'analysante.

Celui-ci, à l'âge de la retraite et séparé de la mère, est rentré en Algérie où il a refait sa vie. Un élément essentiel lui revient. Enfant - elle vivait encore au Maghreb – son père disparaît du village et ne revient plus. Face au silence de la mère, elle a longtemps cru que son père l'avait abandonnée, donnant ainsi une clé fantasmatique quant au choix d'abandonner son premier enfant. Elle n'aura pas d'explications de la part de la mère sur l'absence soudaine du père. La mère règne en effet sur une chape de silence, forme opaque de sa jouissance. Lacan souligne ce fait clinique : la jouissance de la mère est obscure et silencieuse. Dans son imaginaire d'enfant, elle a disqualifié ce père qui laissait une famille décomposée et surtout la laissait, elle, sans médiation face aux ravages de la mère. En fait, le père a choisi d'émigrer pour le travail, pour faire vivre sa famille, non pour la désagréger. Cela, elle ne l'apprendra que plus tard, à l'heure de le rejoindre en France. Tel est le canevas de son histoire.

Elle m'annonce une trouvaille : le traumatisme de cette époque-là n'est pas tant le départ du père que son silence. «Il est parti sans me dire au revoir.» L'acte analytique s'impose au moment où elle donne une version du père qui la déçoit. Interruption immédiate de séance, courte ce jour-là. Il s'agit de ponctuer sur le silence paternel, avec un acte précis de ma part : je lui dis «Au revoir» en lui serrant la main avec insistance. Le père n'a pas dit «Au revoir», je choisis de le faire de façon appuyée. Ce acte a donc pour effet d'isoler et d'extraire ce signifiant - «au revoir» - de la chaîne : il a un effet de coupure. Pourquoi le choix de ce signifiant précis? A la télévision, récemment, elle avait cru «revoir» (sic!) sa fille abandonnée «sous X» et donc jamais vue. Sur un plateau télé, en effet, une jeune fille métissée l'avait frappée car elle avait un regard qui lui rappelait celui de son père algérien... Elle n'y croit pas trop... mais si c'était elle? Donc coupure de séance sur le signifiant «revoir». En contrepartie, il ne s'agit pas de faire consister la place du père qui fait signe d'amour en lui donnant ce que le père n'a jadis pas donné.

La séance suivante sera plus courte encore. Avant même d'entrer dans le bureau, sur le seuil de l'entrée, elle se trompe et me lance un «Au revoir!» au lieu du «Bonjour!» attendu. C'est un lapsus. Je la prends au mot, c'est-à-dire à la lettre de son inconscient : je la ramène aussitôt à la sortie et la salue à mon

tour. Elle rit, elle pleure et me demande si elle doit payer la séance qui n'a pas eu lieu... Je lui fais observer qu'elle-même parle ici d'une séance et que cela en est bien une, certes étrange, mais à part entière et marquée par une particularité : c'est elle qui donne le signal de sa fin avant son début. Elle consent à payer – ce qui fut essentiel pour régler son rapport pathologique face à l'endettement chronique, lui-même pas sans lien une faute non subjectivée – celle de l'abandon.

Pourquoi cette seconde intervention – clore la séance avant son début - est-elle une équivoque logique? Parce que, autour du signifiant «au revoir», du point de vue de l'espace, le sujet sort du bureau avant d'y rentrer (sans même y rentrer, d'ailleurs) et parce que, du point de vue du temps, l'inconscient du sujet amène la fin de ladite séance avant le début. Comme toute équivoque, cette interprétation touche, elle aussi, à la cause irreprésentable de son désir : l'objet regard mis en jeu dans la pulsion scopique. Car c'est bien la pulsion scopique qui opère dans l'épisode de la télévision, et qui infiltre le signifiant «au revoir». C'est alors le moment choisi, lors de la séance suivante, pour l'allonger c'est-à-dire me soustraire à son champ de vision.

Ensuite, effet dans le réel, elle décide de reprendre contact avec son père «perdu de vue» depuis des années. J'approuve. Elle va le «revoir» au fin fond de l'Algérie, peu de temps avant la mort du vieil homme, et lui présente ses deux enfants. Le signifiant «père» prend une consistance nouvelle.

Commentaire à son retour en France : «C'est la première fois que mes enfants voient un père». Ce ne sera pas la dernière : peu après ce voyage de réconciliation, elle tisse un lien inédit entre ses enfants et leurs pères respectifs, jusque là réduits à des géniteurs évincés. Plus encore, elle remet le petit dernier à la garde du père qui l'avait jadis sollicitée. «C'est un arrangement, dit-elle, ce n'est pas un abandon.» Encore le signifiant «abandon»... et d'ajouter : «C'est au moment où je me sens davantage mère que je peux me séparer des enfants.» La possibilité de séparation fait place au drame de l'abandon. Pour la première fois, elle subjective la possibilité de faire une famille, fût-elle d'emblée décomposée.

Autre effet de cette étrange séance: elle va commencer à subjectiver dix-huit ans après les faits, ce qu'elle avait éludé jusque là : l'abandon de son premier enfant. Sa question est la suivante : «Puis-je faire le deuil de ce que je n'ai jamais eu ni connu?» En effet, elle n'a pas connu l'enfant et n'a même pas eu d'enfant sur un plan strictement légal, au-delà de l'événement de corps. C'est la particularité de cette procédure que d'annuler la conséquence de la

grossesse : le sujet est considéré comme n'ayant jamais eu d'enfant légalement, contrairement à une procédure d'abandon classique. Cet enfant laissée à l'adoption, elle le subjective donc comme un objet perdu dix-huit ans après les faits ce qui, en effet, pose le problème d'un deuil différé. D'autre part, va-t-elle maintenant tenter de « retrouver » cette fille comme elle a retrouvé le père perdu de vue? En a-t-elle vraiment le désir? C'est une étape nouvelle de la cure qui s'amorce à partir de cette équivoque logique. Quoi qu'il en soit, ces équivoques font toutes résonner l'inconsistance de l'Autre – à savoir que la parole est trompeuse, qu'elle peut s'entendre autrement et qu'elle ouvre parfois un abîme de perplexité plus qu'elle ne clarifie la pensée de façon univoque. Où la parole nous mène-t-elle, par une telle faille, si ce n'est en direction de ce qui n'est pas dans l'Autre - le réel? J.-A. Miller le redisait dans son cours du 3 décembre 2008 : « Impossible d'interpréter sans rapport avec l'inconsistance. » Voilà qui nous amène aux portes du réel.

Le réel

Demandons-nous ce que devient alors l'interprétation face au réel. Elle ouvre la porte vers le réel – et ensuite? L'analyste n'agira pas de la même façon s'il est au prise avec un réel conçu comme « la Chose » – *das Ding* – ou avec un réel « semblantisé » sous les espèces de l'objet *a*, ou encore s'il conçoit le réel comme un nouage, à partir du sinthome.

Lorsqu'il s'agit de « la Chose », il me semble que Lacan met l'accent sur la présence réelle comme type de réponse. C'est encore une époque où Lacan fait porter l'interprétation sur le joint entre symbolique et imaginaire – et c'est ce joint que vise l'interprétation, la présence n'ayant pas en soi valeur d'interprétation. C'est plutôt une condition de l'interprétation.

Puis, vient l'époque de l'objet *a* comme semblant de réel. C'est grâce à l'équivoque que Lacan propose d'apercevoir ce semblant, comme nous l'avons vu dans les vignettes successives, où l'interprétation vise soit l'objet oral, soit l'objet anal comme déchet, soit, pour le dernier cas, le regard.

Autre approche lacanienne du réel : par le truchement du symptôme, réduit à l'état de « sinthome ». Le symptôme est ici délesté de sa signification sémantique ; ce n'est plus le symptôme qui parle de façon métaphorique et vient dire quelque chose de l'ordre de la vérité – une vérité qui parle, certes, mais reste à décoder. Rien de tel avec le « sinthome » qui consiste à ne retenir

du symptôme que sa valeur de nouage topologique, capable de faire tenir ensemble réel, symbolique et imaginaire. Cette approche d'une fonction de nouage dite borroméenne, a permis de parler de «déclin de l'interprétation» ou encore «d'ère post-interprétative». Jacques-Alain Miller l'a évoqué dans le récent cours déjà cité du 3 décembre 2008 : «Avec la manipulation des nœuds, dit-il, Lacan cherche un autre façon de procéder que l'interprétation.» En effet, il ne s'agit plus de faire accoucher ou de déplacer une vérité mais de faire tenir ensemble par une sorte d'assemblage qui ne nécessite plus l'interprétation.

Au fond, l'interprétation était de premier plan dans les époques antérieures car elle répondait à l'inconscient transférentiel, pour en extraire tantôt la vérité signifiante, tantôt la part la plus proche du réel : l'objet a comme cause. Avec le tout dernier enseignement de Lacan centré sur le nouage sinthomatique, la question est autre : comment l'analyste peut-il répondre à l'inconscient réel? Ou doit-il répondre de l'inconscient réel – ce qui est un peu différent. L'inconscient lacanien a deux versants : un versant transférentiel qui est celui d'une chaîne signifiante au travail par la grâce du transfert. Et, second versant, l'inconscient réel, qui est le versant non signifiant de l'affaire. Il traite une la jouissance non réductible au symbolique, ausignifiant. C'est ce qui reste comme stigmaté quand l'inconscient transférentiel a été déroulé, analysé jusqu'à épuisement. Dans ce cas, l'interprétation apparaît moins nécessaire ou, du moins, est-elle «changée», comme le souligne JA Miller dans le récent cours du 10 décembre 2008. «La pratique analytique change alors d'accent», dit-il. Quel est ce changement? L'interprétation ne vise plus à faire miroiter un autre sens – sur le mode «*un sens peut en cacher un autre, indéfiniment*». Ca, c'était la mise en valeur de l'énigme posée par le désir du sujet analysant, un désir glissant, toujours enclin à questionner et à reculer les frontières de la vérité. Rien de tel maintenant. L'interprétation vise la jouissance intraitable, plus qu'elle ne vise le désir. Comme le souligne Miller, elle «vise à défaire l'articulation *destinale* pour viser le hors-sens, ce qui veut dire, ajoute-t-il, que l'interprétation est une opération de désarticulation».

Il s'agit en effet d'obtenir une désarticulation des ingrédients de la jouissance inéliminable du sujet au terme de l'analyse. A savoir: deux ingrédients. D'une part, extraire l'objet petit a pulsionnel qui fonctionne aussi comme cause du désir. D'autre part isoler un signifiant tout seul, un $S1$ désarticulé de tout effet de chaîne signifiante, de tout savoir inconscient, bref un signifiant qui ne veut rien dire mais qui pourtant véhicule une marque de jouissance primitive sur le corps.

C'est une question posée par la passe contemporaine. Les témoignages des AE seraient à examiner.

Lacanian Interpretation

Patrick Monribot

Well before Pythia at Delphi, there were already subjects who were taken to harbour some knowledge impervious to reasoning, impervious to the sum of acquired experiences, impervious to the *Logos*. They were the conveyers of a knowledge that flowed out of them and came from the beyond. In this capacity, they were required to interpret, i.e. to transmit. Thus the first function of the interpreter was to be the messenger of the gods, if the historical dictionaries are to be believed.

The psychoanalyst, who also deals with a particular register of the unknown, the unconscious, is no exception to the rule: he has to interpret. Our exploration will look at Lacanian interpretation. Qualifying it as 'Lacanian' means that there are other possible types of interpretation, which vary according to different conceptions of the unconscious.

Lacanian interpretation poses a problem that bears on the fact that there are several Lacans depending on the periods being considered. It is not the same for the Lacan who deflates the imaginary register, for the one who explores the symbolic order, and for the one who makes out the category of the real at the end of his teaching.

Thus the interpretative periods may be divided and subdivided, but they can also be grouped in two major stages. Indeed, interpretation varies with the status of the Other – which Lacan formalised as being the big Other. At the start of Lacan's teaching, the Other is written with a capital A and is unbarred: it is a complete Other – the locus of the code, of the signifier, the locus from which everything that forges an unconscious is constituted, and so on. Then, with time, the Other appears as barred, i.e. de-completed, even incomplete, which means that the totality of clinical experience is not explicable based on the signifiers contained in the Other, the unconscious that has been explored from top to bottom does not offer up all the keys. Finally, with the late Lacan, it is in no uncertain terms the Other that does not exist, which is something else again.

To recap, interpretation varies with the changing status of the Other. For instance the complete Other from the early Lacan is homogenous with what Freud called 'the other scene': it is the Other as the locus of the truth of unconscious desire – the same that is scrutinised in dreams for example. This implies a certain type of revelatory interpretation. It is quite another thing to interpret in the vein of the late Lacan, so as to expose on the contrary an

inconsistency of the Other. This time it is a matter of deflating the Other as the locus of a real jouissance.

Taken from this angle, Lacan's major turning point is in 1972 with the text 'L'étourdit', in the *Autres écrits*. Here, the Other changes radically in status and its new inconsistency changes the essence of interpretation.

Let's take up this diversity as it is punctuated along the development of the big Other, but which is to be found in the present, brought into actuality by each treatment. Lacanian interpretation is plural. How are we to find our way in this diversity? Each plurality can be approached based on three registers: imaginary, symbolic and real. Indeed, interpretation varies with the register concerned. This will serve us as a thread with which to explore the question.

The imaginary

Lacan's first period is from the 1950s, the period marked by the first Seminars. The textual reference from the *Écrits* is 'Function and Field of Speech and Language'. In this period, the unconscious is structured like a language. It is the equivalent of a discourse constituted on the basis of signifiers taken from an exterior locus – the family, for instance, is a figure of the Other as an initial locus of the signifier, in which one's unconscious takes shape. It is the breeding-ground in which the unconscious takes shape. And this locus is complete. Here one can find the signifiers capable of giving the last word of desire and jouissance, capable too of giving voice to the ultimate essence of my being, my profound identity – the famous question *Who am I?* To interpret is thus to contribute to the analysand gaining access to these signifiers, in so far as they elude him.

The unconscious built up on the linguistic mode is one of Lacan's finds designed to extract it from the imaginary. It is a question of dissociating the flow of clinical phenomena from the structure that organises them through interpretation. Clinical phenomena have a tendency to nudge the practitioner towards a psychological reading laden with all manner of meanings – in the style of *'I'll tell you why your daughter is dumb...'* In other words, clinicians are easily sucked into the imaginary register, which is where Lacan situates the cult of the 'how and why' proper to introspective psychology, a long way off from psychoanalysis. The unconscious discovered by Freud obeys another logic. To demonstrate this logic, Lacan examines the treatment as a dialectic. This is where the story of Lacanian interpretation begins.

First of all, there was the Socratic dialectic in which the analyst positions himself in such a way as to allow a knowledge that has a truth-value to come about, following Socrates' example. This level of interpretation, directly below the imaginary, aims at re-establishing a lacuna in incomplete knowledge. It is a matter of filling in the holes of knowledge. In *Book I* of the *Seminar*, Lacan mentions in this respect the 'patient historical reconstructions' of Freud who 'here proceeds as if [...] with archival documents, employing textual criticism and exegesis.'^[1] For example: Freud reconstructs a copulation between the parents that his famous patient the Wolfman supposedly saw as a child – a scene reputed to be traumatic. It involved intercourse in the *a tergo* position.

The analyst's active constructions open the door onto a certain number of possible wayward paths, one of which, not the least of them, being that of proffering meaning to fill in the holes of knowledge. This is one way of straying off into introspective psychology. For example, in this vein, the analyst can reveal to the analysand the meaning of the transference by exposing the false liaison that the transference is – *'I'm not who you think I am...'* This is an error! Lacan would say, quite rightly, that the transference is not to be interpreted – you don't cut off the handy branch you're sitting on with the analysand – rather you interpret 'in' the transference, which is quite different. More generally, the question of meaning opens up the debate on the difference between interpretation in psychotherapy and interpretation in applied psychoanalysis. J.-A. Miller put us on the right trail last year. For him, psychoanalysis aims wide-of-meaning whilst psychotherapy wallows in meaning.

After Socratic dialectic, there was Hegelian dialectic. This time, the ends are different: it involves a problem of recognition. In the flow of the analysand's words (free association) how is one to isolate full speech and get it to be recognised so that the subject's true desire may be recognised? In this new approach, the imaginary axis is the one that fuels the waffle of empty speech and screens off the revelation of the truth, the latter being situated on the symbolic axis. Truth belongs entirely to the signifier in this period – the problem is one of how to say it. A leap has been taken. In the first dialectic, it was about revealing a lacunary knowledge. In the second, it is about revealing not a knowledge or history but full speech, a speech that would finally designate the subject's Being. Full speech names Being – the subject's Being, the Being of his true desire, the Being of his *jouissance*. It is quite different from the straightforward restitution of a fiction.

What becomes of interpretation in this logic? Lacan turns it into something said by the analyst who occupies the place of full speech when it fails

to arise on the side of the analysand. The analyst restores to the analysand-subject the responses of the Other, the signifiers of the Other that the subject lacks. The analyst is not really identified with the big Other but he is its intermediary. The symbolic axis is brought out from under the imaginary cape that cloaks it, by virtue of this dialectic in which the analyst recognises or furnishes full speech. We have got to the end of the fifties, and all that comes up against its limits fairly quickly. In 1958, in a text on 'The Signification of the Phallus', Lacan shows on the contrary the dead-end of the Hegelian dialectic: ultimately it fuels the imaginary axis more than it permits getting out of it – contrary to what Lacan had initially hoped. In the best cases, this satisfaction through recognition builds up the transferential alienation, which is not really the goal of analysis. Seen through to its end, the play of recognition between two speaking beings leads to a process of rivalry and confrontation – Hegel spoke of a 'struggle to the death' for 'pure prestige' regarding the master and the slave.

It might be wondered what Lacan's prescription was as far as interpretation was concerned during this so-called 'dialectic' period.

One may observe a Lacan trying to extract his students from the post-Freudian current of interpretation conceived of as a meta-language. As J.-A. Miller has underlined, the IPA was putting forward an interpretative style of the meta-linguistic type. To put it simply: it amounts to reformulating what the analysand has just said – even what the unconscious has just interpreted, on occasion a dream for example – in a 'better' form. In an almost 'echolalic' process, the analyst delivers to the analysand a metaphor of his Being: 'You the analysand tell me "this is what I am" and I the analyst reply, "yes, thou art that".' This happened to me when I was starting out in my practice: a woman dreamt that her father, a wine lover, was driving while drunk and got stopped by the police but, curiously, she was the one that the judge fined. So, in the session I told her: 'You are guilty of the jouissance of the father who drinks. That's what your dream is saying.' It was very true, but it was not a valid interpretation. She thanked me, gratefully, saying: 'It's great, you're saying the same things as my dream is, but you sum it up so!' I serve it her up in concentrated form and she is the one who interprets me. You can see that it is not an interpretation that counters the transference as it should, but an interpretation that reinforces it on its ideal and narcissistic side, an invention that fuels transferential alienation. It makes the consistency and completeness of the Other of the transference shimmer, the Other that can echo the unconscious. Fortunately, this interpretation did not have such harmful effects because I added the dimension

of the act, suggesting raising the price of the session – since it was a question of paying for the fault in place of the father, better then to take it to the letter, in actuality if possible, before she pays the high price of the father's fault in her life! On this score, she was less admiring, but I persisted, driving home my decision with a simple sentence: 'Your dream is keeping count, let's take account of that! 'It has to be said that she was paying dear for the father's excessive jouissance by not allowing herself any success whatsoever in her life. Here, we left behind the meta-language prescribed by the IPA because there was an act along with an interpretation of her dream that was in the end laconic – keeping count is the writing of a ciphered quantity.

The doctrine of full speech furnished a first move towards a solution to the dead-end of interpretative meta-language. Indeed, underlining full speech is not a simple redundant echo. It produces an effect of mutation on the side of Being. It is the famous 'you are my wife 'or 'you are my master – 'the examples given by Lacan – that produce an effect on the one who utters and the one who receives this predicate.

The whole question is one of knowing when to interpret, when to validate full speech under the proliferating mask of empty speech. When does the analyst come out of his silence? To take up one of Lacan's syntagms: what is the interpretative 'technique'? Well, it presupposes a strategy that consists in 'playing the dummy', as one says in bridge. Holding the place of the dummy amounts to freeing up a space for full speech. One detail however: playing the dummy does not mean being mortified in the face of the transference. That would be the silent version of the analyst advocated in the IPA where it is a matter of mastering the counter-transference as soon as it rears its head. For Lacan, it is a matter of playing the dummy at two levels. First of all, being careful not to intervene as a semblable, on the axis of interlocution. In other words: being careful to demarcate oneself from the specular relation that would position the analyst in a mirroring of the other – especially given that, in this period, the analytic bond is still being conceived of as intersubjective. Therefore, it is a matter of playing the dummy on the imaginary axis so as not to feed empty speech.

Next, on the second level, it is a matter of playing the dummy as big Other. The analyst must not identify with the big Other, whom the analysand waits for so. Restoring the absent text of the big Other, contributing to it, is one thing; taking oneself for the embodiment of the big Other is another. The analyst plays dummy on the symbolic axis so that the analysand can produce himself there by himself.

Nevertheless, in moving out of the analytic relation of intersubjectivity, promoting full speech loses its pertinence. As of 1957 – the date of ‘The Instance of the Letter...’ – the symbolic is relieved, as it were, of the parasitic weight of the imaginary. It has found its full autonomy and interpretation changes in style: it is no longer a mere extraction of empty speech.

The symbolic

Here begins the major period of structuralism, the period of the unconscious structured like a language. The unconscious and the formations of the unconscious are regulated by metaphor and metonymy, organised by the laws of structure, which modifies the conception of interpretation. We come across the idea of relieving true desire of its mendacious gangue (in a nutshell: the symptom is a metaphor that keeps the truth of desire prisoner and misrecognised). To achieve this, it is a matter of un-knotting the symptom, namely, of deconstructing the formal and fantasmatic envelope that sketches out its shape. In a word, it is a matter of decoding the metaphor. To free desire of its metaphorical gangue is to give it back its possibility for metonymic drifting. It is to find again the permanent movement of libido that desire tries to translate. The truth of desire is thus nothing other than persisting on an inextinguishable course. It is no longer a matter of finding the last word that would give its ultimate signification. Desire is the ferret that is never done with running. Lacan says as much at the end of ‘The Instance of the Letter...’: ‘man’s desire is a metonymy.’^[2] And, need we remind ourselves, metonymy does not deliver up meaning.

In other words, the truth expected of interpretation has changed status: it is no longer equivalent to a knowledge that would fix things down. The famous allegory mentioned by Lacan in ‘The Direction of the Treatment’ vouches for this: the one of the raised finger of St. John the Baptist painted by Leonardo da Vinci – a painting that hangs in the Louvre’s grande Galerie.^[3] As truth cannot be said, it can only be pointed at in an allusive way by an interpretative finger: the analyst’s finger which shows a direction, and not more. At this price, interpretation restores the sliding truth of desire without falling into the ‘bog’ of meaning and knowledge which would hamper its course. This freeing-up of desire with regard to meaning has its price: that of finding, at the end of the pointed finger, ‘the forsaken horizon of Being’, as Lacan tells us in this same text. Here, it is no longer a matter of restoring, by way of a few words, the missing part of the subject’s Being, a part that lies in waiting somewhere in the signifying belly of the Other. Far from it.

The subject's Being designated on the horizon by the pointing finger is a Being of jouissance (*a*) but certainly not a signifying formation. The Other of the symbolic thus starts to become inconsistent – we can find pretty much everything, but not the signifier that would say the Being of the subject. The result is that interpretation increases the subject's want-of-Being because it merely underlines the indefectible riddle of his Being – the 'forsaken horizon of Being' is this too. In this sense, interpretation hystericises the subject to its paroxysm.

Locating desire in this way as a horizon with no full-stop – making the Other de-consist – is a way of opening the door to the real. Such a conception brings us up against the impossibility of wording it, it brings us up against what eludes the Symbolic definitively – for example, the subject's Being.

What then is the mode of interpretation that Lacan advocates? It is multiple through its essence and through the effects aimed at on the signifying chain – this latter being infinite, like a record that cannot stop. I shall give five versions.

There is the punctuation which 'quilts' and ties up a certain direction of the signifying chain, and starts it off again in another direction. It underlines a different signification which has been heard, different from the one that was there at the start.

There is the cut which, on the contrary, stops the chain with an effect of suspense and enigma, without an effect of immediate restart.

There is also, says Lacan, the allusion which, between the lines, hints at what has not been stated – the famous allegory of Saint John's raised finger by Leonardo. It is also the Pythia oracle which still has to be deciphered.

There is the citation which makes what has just been said resound in an echo, not to paraphrase it (meta-linguistic version), but to restore what the analysand has said in a way that problematises it – something said which in the end turns out to be less straightforward than first seemed.

Lastly, there is the equivocation in its three forms and which underlines how much just one sentence, just one word, can diffract into a plurality of meanings – which is called the polysemy of language. I will be coming back to this with some examples.

Each of these versions of interpretation, in its own way, has an oracular value. Lacan insists on this term: it leads one to suspect that there is a message whose elucidation would solve what is hidden in what the analysand has said. More precisely, what has been said appears henceforth as an enigma – which it was not at the start. The oracle itself is delivered as an enigma that is scarcely

explicit. The response is enigmatic, and that is why what had been uttered beforehand by the analysand becomes in turn enigmatic, retroactively. Each interpretation will then function as a 'push-to-development'. The paradigm of this mechanism is equivocation, which I would like to examine more closely.

Equivocation unveils the polysemy of meaning, as 'The Instance of the Letter' indicates, so as to orient the subject towards the wide-of-meaning. When there are too many meanings, it is because none of them are true. Truth is no longer in the signifier and its meaning-effect, it is delocalised towards the wide-of-meaning – whether this is a drive object or a signifier that has no meaning.

This is how Lacan, by way of equivocation, proposes to play upon the tongue's crystal. But we have to be careful here! Interpretation, says Lacan, 'is not open to all meanings'[4]: not just any play on words is suitable. It is a matter of making the cause of desire rise up – the object small a , which for its part has no meaning.

Let's go back to the equivocation and its varieties.

In the text from the *Autres écrits* titled 'L'étourdit', Lacan specifies three possible modalities of equivocation[5]. The equivocation is threefold: homophonic, grammatical or logical.

Two examples of homophonic equivocation

A young woman, after relating at length the maternal ravages she had been faced with since childhood, starts to speak about her difficulties with her partner, who nevertheless, so she says, got her away from her 'mother's slaps in the face – 'what's more, to the great displeasure of the latter. To summarise the familial conflict, she says: 'My mother hates [*hait*] my companion. 'I reply in a questioning tone, at once quoting and equivocal: 'Your mother is [*est*] your companion?' playing on the equivocation in French between *être* and *hair*. The unveiling of this unconscious identification between mother and partner had the effect of dissolving this amalgamation of object-choice, at least on the following point: she was able to have a second child, closer to the Oedipal promise of the father and less reminiscent of a 'child of the mother' than her first child had been without her realising.

Another example concerns a woman who went into analysis because she could not bear her psychotic child being put into an institution, even though this relieved her greatly in other respects – because at the end of the day she does not want any children. All of them ended up being either

'morons' or 'in care'. In reality, what she cannot bear in this state of affairs are the separations, which always carry a risk of acting out. Furthermore, she is bulimic and obese, though she never mentions this and does not complain. When her son is taken away from her, she learns through some indiscretion or other that the analyst is a father with a family, which has a double effect. First of all, this makes her terribly angry with me, with a sentence hitherto unheard in the transference: 'You disgust me!' Next, she acts out: she gets pregnant by her partner who bears the same name as the analyst. I interpret the acting out as it stands. I give myself over to a construction in the Freudian sense by unfolding this logic. As regards the pregnancy, later scans showed that in fact it was an 'unfertilised egg – 'without content – and she spontaneously miscarried. Fortunately! Given what we know about what her children become – morons, in care, and so on. Just after interpreting this acting out of pregnancy, she has a dream. She is in the bathtub which she unplugs at the end of her bath without getting out of the water. Then, she feels her face rotting and realises she is going out with the bathwater.

We might say that following the interpretation of the acting out, it is the unconscious that interprets in the form of a dream, in the guise of a response. This is progress: rather a formation of the unconscious than acting out.

She associates on this dream: '*Out with the bathwater*, you say that more for babies.' She thereby brings up the baby wanted in the transference, the baby she evacuates in the dream but also, a little while later, in reality with the miscarriage. Except that in this dream, the evacuated baby is her too; it is her Being as waste – she goes out with the bathwater. Moreover, imaginary castration is present in the form of an attack on bodily integrity, represented here by the rotting face. She conjoins this castration with her waste-Being: the rottenness of her body is evacuated. The 'waste' baby she speaks about, like the 'waste children' she has had in her life, is she herself in this dream. This transpires with an effect of surprise and astonishment which is its dominant affect. So, she is surprised to be, as she puts it, 'evacuated towards the *bouche-d'égout*, the mouth of the plug hole.' I choose to interpret on this wording, underlining the equivocation: '*Bouche-dégoût*, you say?' Mouth-disgust.

The homophony between *égout* and *dégoût* hits the bull's eye. It allows her to associate her Being of waste destined for the sewer with disgust in all its forms. First the disgust she felt after the episodes of bulimia which deformed her body. These episodes arose during a first pregnancy, *grossesse* in French, which she qualifies as her 'first bigness', her '*première grosseur*'. Next, the rotting Being destined for the sewer is associated with the disgust felt for the

analyst in the transference, a disgust linked to the fact that the analyst her appeared to her as a father in his private life; a revelation she had responded to, I remind you, by 'acting out' a pregnancy, short-circuiting the analysis of the fantasy that could be stated as: to have a child by the father via the analyst who bears the same name as the husband, etc.

The interpretation introduced by definition a signifier that bore a hole in meaning, precisely because it refers back to a plurality of meaning, a polysemy – we go from *égout* to *dégout*. But at the same time it is not 'open to all meanings' as Lacan underlines, because it brings the oral object into the analysis as cause in the form of the disgust for the irrepressible eating excesses that lead her to empty the fridge. In this respect, the interpretation is not a mere play on words! The result was that she did not come to the next session. She responded to the interpretation with a defection of the body, a real absence. In her place, there arrived at my consulting room that day a letter in which she confessed a surprising secret which she has never, so she says, been able or to speak about to anyone (and never will be able to). 'Since adolescence', she writes, 'every day without exception, I eat a part of my stools... I'm ashamed to admit it, but it's not so dirty... It's a bit of me.' 'Now', she concludes, 'you're the only one that knows.'

This better clarifies the non-separation between mother and child that painfully marks the bond to her offspring. She cannot separate from the object – here from the anal object – without ceaseless reintegration into a circuit of libidinal economy: she eats her stools, nothing is lost! It would have necessitated going via the letter for such a shameful and ritualised practice to stop. A practice which, of course, raises the question of the diagnosis. From that point on, the analysis took a different turn.

So there we have two examples of homophony. Now let's examine grammatical equivocation.

Grammatical equivocation

Grammatical equivocation is constructed following the mode of the famous example: 'I couldn't have put it better myself' [*Je ne te le fais pas dire*].^[6] This means something like: *You're the one that said it but I'm the one who's telling you you said it, as a way of making you realise that it comes from you. And you should know that if I'm echoing it, far from producing some echolalic meta-language, I'm doing it to raise what you've said to the dimension of the act of saying [élever ton dit à la dimension du dire].*'

Here is a concrete example. A young anorexic girl, on the hysteric side, had never spoken to me about her body, not to mention her anorexic symptom. She simply complained of the bad choice she had made in her studies (sociology) and her anxiety. One day, having passed a written exam, she has to do the oral exam in order to be definitively accepted. She is very anxious before the test, and calls me asking to see me urgently. I see her: she cannot say anything besides repeating the following sentence: 'The oral's making me anxious.' I stop the session on this, a very short session that day, telling her: 'The oral's making me anxious... Now that's well-put.' Beyond quoting her comment it is a matter of a grammatical equivocation because it is built on the model of, *You're the one who said it. Nevertheless, I'm the one who's adding that it's well-put so as to make you hear that you're saying something other than what you're saying.* In the end, this interpretation underlines the fact that behind what is said, there is an act of saying that ought not to be forgotten, an act of saying to be extracted from what can be heard in her comment. I remind you of the famous sentence of Lacan's from 'L'Étourdit': 'The fact that one says remains forgotten behind what is said in what is heard'.^[7] Well, what is 'said' here is that the oral test is worrying her. This is rational worry. On the other hand, what is of the order of the *'dire'*, of the 'fact of saying' to be heard beyond what is said, is the fact that the oral drive and its object torment her – *The oral makes me anxious*. It is no longer worry, it is anxiety – and it is much less rational.

She responds to this grammatical equivocation with a dream that finally brings the body and the anorexia that had been absent from the beginning of the treatment into play. She is at the table with her parents; her mother asks her to bring in the next dish, a baby, so it can be carved up like you carve up poultry. When it comes to carving, the baby in question throws itself onto her and bites her. She wakes up.

This dream marked a turning point. First of all, she observes that a mother can ask for a baby to assuage her maternal voracity. Next, the end of the dream, where the one who thought she was the biter gets bitten, proves very well that the baby to be eaten is she herself. It is at this precise moment that she wakes up, faced with the unrepresentable of her Being hidden behind the word 'baby', to wit: an oral object that is demanded and devoured by the Other, a little *a* that Lacan also calls on occasion a bit of muck. The grammatical equivocation thus brought the dimension of the object cause onto the analytic stage. The result was that, further to an effect of therapeutic easing, she went on to start the analysis of her anorexia.

Logical equivocation

Let's come now to the third occurrence, the logical equivocation, the rarest and most difficult to spot. It can come about through playing on time or space which are logical constructions. I have found a vignette from my practice.

An Algerian woman, who came to France during the big influx of the nineteen-sixties, comes into analysis because she cannot manage to constitute a family with either her ascendants or her descendants, in particular in spite of her two children and the men who pass through her life whom she systematically disqualifies as possible fathers to support her. As for her, she suffers from 'not being able to feel like a mother'. When she was much younger, in this logic of the impossible mother, she abandoned a first child when it was born in accordance with the particularities of French law: she gave birth 'sous X', which amounts to her giving birth anonymously, remaining anonymous for the clinic's administration too. She did not see the child because she was put out; she did not have to declare it, let alone recognise it under civil law. Her pregnancy was also kept secret from her family, including the man who shared her life who did not detect anything. Her thousand and one motivations – *'I was too young, my partner was too violent, my parents would have condemned me because an Algerian woman is never pregnant before marriage'* and so on – all of that is very true but does not exhaust the opaque cause of her choice, all the more so given that she would have two more children later on who were recognised without the sky falling on her head!

After several months of analysis, she gets to the heart of the problem: her father, until then the major absent figure from her discourse.

At retirement age, separated from her mother, he went back to Algeria to start a new life. An essential element comes back to her. When she was a child – she was then living in the Maghreb – her father disappeared from the village and did not come back. Faced with her mother's silence, she believed for a long time that her father had abandoned her, thereby furnishing a fantasmatic key with regard to the choice to abandon her first child. She never got any explanation from her mother for the father's sudden absence. Her mother reigned over a blanket of silence, the opaque form of her jouissance. Lacan underlines this clinical fact: the mother's jouissance is obscure and silent. In her child's imagination, she disqualified this father who left the family broken apart, and who above all left her without mediation faced with her mother's ravages. In fact, the father had chosen to emigrate for work, to

support his family, not to break it up. She would only learn this later, when the time came to join him in France. This is the background of her story.

She announces a finding: the trauma of this period was not so much her father's departure as his silence. 'He left without saying goodbye.' The analytic act imposed itself when she gave a version of the father who lets her down. I immediately halted the session, which was a short one that day. It was a matter of punctuating the paternal silence with a precise act on my part: I said 'goodbye', shaking her hand emphatically. The father did not say 'goodbye', I choose to do it intently. This act thus had the effect of isolating and extracting this signifier – *'au revoir'* – from the chain: it had a cutting effect. Why the choice of this precise signifier? Recently, she thought she had 'seen again' [*elle avait cru «revoir»*] (sic!) her anonymously abandoned daughter, whom she had never seen. Indeed, on a set on television, a young mixed race girl had struck her as having a look that reminded her of her Algerian father's gaze... She does not believe it that much... but what if it were her? So, the session was cut on the signifier *'revoir'*. This has to be offset by the fact that it is not about giving consistency to the father's place that makes for a sign of love by giving what the father has never given.

The following session was to be even shorter. Before even getting into my office, on the threshold, she makes a mistake and says 'Au revoir!' instead of the expected 'Bonjour!' It is a slip. I take it literally, which means I took it to the letter of her unconscious: I lead her straight back to the way out and see her off in turn. She laughs, she cries and asks me whether she has to pay for the session that did not take place. I point out that she herself is speaking about a session, and that this is one, admittedly a strange one, but a whole one and one marked by a particularity: she is the one who signalled its end before its beginning. She agrees to pay – which was essential so as to settle her pathological relationship in the face of chronic debt, itself not without a link to a non-subjectified fault – that of abandon.

Why is this second intervention – closing the session before it has begun – a logical equivocation? Because, around the signifier 'au revoir', from the spatial point of view, the subject is leaving the consulting room before going in (moreover, without even going in at all) and because, from the temporal point of view, the subject's unconscious brings forth the end of the said session before the beginning. As with any equivocation, this interpretation touches on the unrepresentable cause of her desire: the object-gaze brought into play in the scopic drive. Because it is very much the scopic drive that is operating in the episode with the television, and which infiltrates

the signifier 'au revoir'. This then was the moment chosen, in the next session, to make her lie down, i.e. to remove myself from her field of vision.

Next there is an effect in the real: she decides to get back in touch with her father who has been 'out of sight' for years. I approve. She goes to 'see [him] again' in the far reaches of Algeria, just before the old man's death, and introduce her two children. The signifier 'father' takes on a new consistency. She gives a commentary when back in France: 'It's the first time my children have seen a father.' It would not be the last: shortly after this voyage of reconciliation, she creates a link between her children and their respective fathers, who until then had been reduced to ousted genitors. Furthermore, she entrusts the younger child to his father who had sought him out on a previous occasion. 'It's an agreement' she says, 'it's not an abandonment.' The signifier 'abandonment' is still there, and she adds: 'It's when I feel more of a mother that I can separate from my children.' The possibility of separation finds place in the drama of abandonment. For the first time, she subjectifies the possibility of making a family, albeit one that is broken up from the outset.

This strange session had another effect: she would start to subjectify, eighteen years after the event, what she had eluded until then: the abandonment of her first child. Her question is as follows: 'Can I mourn what I have never had nor known?' Indeed, she has never known the child and on the strictly legal plane she has not had a child, beyond the bodily event. It is the particularity of this legal procedure that the consequence of pregnancy is annulled: the subject is considered not to have had a child legally, contrary to the usual procedure of abandonment. She subjectifies this child left for adoption as a lost object eighteen years after the event, which does indeed pose the problem of differed mourning. On the other hand, will she now try to 're-find' this girl just as she 're-found' the father she had lost sight of? Does she really have the desire for this? This is a new stage in the treatment which has been opening up on the basis of this logical equivocation.

Each of these equivocations make the inconsistency of the Other resonate – namely, the fact that speech is deceptive, the fact that it can be heard differently and often opens up an abyss of perplexity more than clarifying thought in an unequivocal way. Where does speech lead, by way of such a fault, if not in the direction of what is not in the Other – the real? J.-A. Miller said it again in his lesson from 3 December 2008: 'It is impossible to interpret without a relation to inconsistency.' Here we have what leads us to the doors of the real.

The real

Let us ask ourselves what becomes of interpretation then faced with the real. It opens the door to the real – and then what? The analyst will not act in the same way if he is grappling with a real conceived of in terms of ‘The Thing – ’ *das Ding* – or with a ‘semblantised ’real in the guises of the object a , or if he conceives of the real as a knotting, based on the sinthome.

When ‘The Thing ’is involved, Lacan seems to lay emphasis on real presence as a kind of response. This is still at a time when Lacan is bringing the interpretation to bear on the join between symbolic and imaginary – and this join is what interpretation aims at, presence not having any value of interpretation in itself. It is more a condition of interpretation.

Then comes the period of the object a as a semblant of the real. It is by way of the equivocation that Lacan proposes to glimpse this semblant, as we have seen in the successive vignettes in which the interpretation aims at either the oral object, the anal object as waste object, or, in the last case, the gaze.

Another Lacanian approach to the real is through the intervention of the symptom, reduced to the state of a ‘sinthome’. The symptom is here relieved of its semantic signification; it is no longer the symptom that speaks metaphorically and which comes to say something of the order of truth – a truth that speaks, certainly, but one that remains to be decoded. There is nothing of this with the ‘sinthome ’which consists in only retaining the symptom’s topological knotting value, capable of making the real, the symbolic and the imaginary hold together. This approach to a knotting function termed Borromean has allowed us to speak of a ‘decline in interpretation ’or even of a ‘post-interpretative era. ’J.-A. Miller mentioned this in the recent lesson cited above from December 3rd 2008: ‘With the manipulation of the knots, Lacan is looking for another way of proceeding besides interpretation. ’Indeed, it is no longer a question of ‘giving birth ’or displacing a truth but of making things hold together by a kind of assembly that no longer necessitates interpretation.

In the end, interpretation was to the fore in the earlier periods because it responded to the transferential unconscious, to extract sometimes the signifying truth, sometimes the portion that is closest to the real: the object a as cause. With Lacan’s very last teaching centred on sinthomatic knotting, the question is different: how can the analyst respond to the real unconscious? Or does he have to respond to the real unconscious? – which is a bit different. The Lacanian unconscious has two sides: a transferential side which is the side of a signifying chain put to work by the transference. And a

second side, the real unconscious, which is the non-signifying side. It treats a jouissance that is irreducible to the symbolic, to the signifier. It is what remains as a stigmata when the transference unconscious has been unfurled, analysed to exhaustion. In this case, interpretation looks less necessary or, at least, it has 'changed' as J-A. Miller underlines in the most recent lesson from December 10th 2008. 'Analytic practice then changes accent' he says. What is this change? Interpretation no longer aims at making another meaning shine through – in the sense of 'one meaning can conceal another one, indefinitely'. That was the highlighting of the enigma posed by the analysand-subject's desire, a sliding desire, ever inclined to question and push back the frontiers of truth. No more of that. Interpretation aims at untreatable jouissance more than it aims at desire. As Miller underlines, it 'aims at undoing the *fated* connection so as to aim wide-of-meaning, which means that interpretation is an operation of dis-connection.'

Indeed, it is a matter of obtaining a dis-connection of the ingredients of jouissance that cannot be eliminated from the subject at the terminal point of analysis. Namely: two ingredients. On the one hand, extracting the drive object *a* that also functions as cause of desire. On the other hand, isolating a signifier that stands alone, an S1 disconnected from any effect of the signifying chain, from any unconscious knowledge, in a word, a signifier that does not mean anything but which nevertheless carries a primitive mark of jouissance on the body.

This is a question posed by the contemporary Pass. The testimonies of the ASs will have to be examined on this point.

***Text delivered to the Kring of the NLS
Ghent, 21 January 2009***

Translated from the French by Adrian Price

[1] Lacan, J., *The Seminar, Book I, Freud's Papers on Technique*, Norton, Cambridge, 1988, p. 189.

[2] Lacan, J., 'The Instance of the Letter in the Unconscious or Reason Since Freud', in *Écrits*, Norton, 2006, p. 439.

[3] Lacan, J., 'The Direction of the Treatment and the Principles of Its Power', in *Écrits, Op. Cit.*, p. 536.

[4] Lacan, J., *The Seminar, Book XI, The Four Fundamental Concepts of Psychoanalysis*, Penguin, London, 1994, p. 250.

[5] Lacan, J., *Autres écrits*, Seuil, Paris, 2001, p. 491 *passim*.

[6] *Ibid.*, p. 492.

[7] *Ibid.*, p. 449. The English translation here borrows Bruce Fink's rendering from *The Seminar, Book XX, Encore*, Norton, New York/London, 1998, p. 15 (see also the footnote 6).